

LES CONCERTS

Concert Lamoureux

Enhardi par l'exemple que M. Colonne donna la semaine dernière, M. Lamoureux, à son tour, vient de nous faire entendre une œuvre nouvelle.

Je ne puis assez dire quelle joie me cause cette lutte, toute d'émulation, qui semble s'engager enfin entre les directeurs de nos concerts; et combien me ravit cette activité qui se manifeste ainsi dès le début de la saison musicale.

M. Sylvio Lazzari, que l'on applaudissait hier au Cirque, est un jeune compositeur autrichien, très connu dans certains petits cénacles du Paris mystérieux et encore ignoré des livres publics.

Son prélude pour le drame lyrique *Armor* est tout à fait intéressant, aussi bien par la façon avec laquelle les thèmes qu'il contient se développent, se transforment, s'associent les uns aux autres, que par les jeux de timbres, les combinaisons instrumentales qui accompagnent ces thèmes. L'influence de M. Vincent d'Indy — je dois le reconnaître — s'y manifeste de manière frappante. Le morceau commence et s'achève sur de longs accords des violons divisés en sourdine, rappelant avec une singulière netteté les harmonies des astres de la troisième partie de *Wallenstein*. Et la rencontre s'aggrave lorsque, vers le milieu du morceau, un bref motif se pose sur ces accords en expressives dissonances. Mais que d'amusantes trouvailles orchestrales dans ces quelques pages, d'écriture vraiment ingénieuse et habile; sombres mélodies de contre-basses, fantastiques appels de cors, délicates touches de harpes, pittoresques ~~dessins d'altos, solennelles entrées de~~ trombones... Viennent donc la personnalité de conception et M. Lazzari aura enfin droit à prétendre aux grands succès que je lui souhaite.

Après le prélude d'*Armor*, M. Lamoureux a magistralement conduit l'exécution de l'ouverture de *Gwendoline*, si vivante, si passionnée, si tendre et si sauvage à la fois, et fait jouer beaucoup trop lentement la délicieuse sérénade de *Namouna*. Je regrette que l'admirable suite d'orchestre où se trouve cette sérénade n'ait pu prendre place au programme d'hier. Faut-il le dire? Les œuvres de Lalo et de Chabrier n'occupent pas aujourd'hui le rang qu'elles méritent. On ne cesse de demander à nos compositeurs l'affirmation en leurs ouvrages de l'esprit de race, on leur reproche constamment de ne pas se montrer assez « français » dans la manifestation de leur génie, et, dès que l'un d'eux témoigne de ces dons précis de clarté, de force, de grâce et de verve que l'on exige de façon si impérieuse, vite, on le méconnaît et on l'insulte. La courte carrière de *Namouna* et de *Gwendoline* est à cet égard significative. Par sa puissance instrumentale, sa fantaisie spirituelle, sa liberté rythmique, le ballet de Lalo l'emporte sur les productions similaires de même que, par sa grandeur farouche, son charme profond, sa généreuse exubérance, le drame de Chabrier est un des plus beaux qui aient été représentés sur la scène de notre Académie nationale. Hélas! ces deux partitions « éminemment françaises » ne sont au répertoire d'aucun théâtre français et personne ne s'en émeut. Il y aurait là de quoi nous remplir de rage si nous ne savions que le temps remet toutes choses en ordre et qu'un jour ou l'autre *Namouna* et *Gwendoline* reparaitront à l'Opéra où, pour l'honneur de la musique, il sera bon de les acclamer.

Alfred Bruneau.